61e ANNÉE — OCTOBRE 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P·G·LEYMARIE

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

L'Avenir du Spiritisme

(*Suite*)

VI

L'examen que nous venons de faire au cours de cinq articles nous a montré comment, en un demi-siècle, le Spiritisme s'est fait une place dans tous les domaines de l'activité humaine.

La grande houle, qui a balayé tant d'erreurs et d'illusions, remettra bien des choses en place. La France reprendra son rôle, sa mission historique et le sens de ses véritables destinées, qui consistent à répandre dans

le monde des idées, des vérités, des lumières. Les hautes Entités qui veillent sur elle et l'ont sauvée du péril n'attendent que l'heure propice pour user de toute leur influence et la pousser dans la voie de son destin.

Déjà, nous l'avons vu, une puissante réaction spiritualiste se dessine contre le matérialisme et l'indifférence d'antan, et dans ce mouvement de la pensée, le spiritisme est appelé à jouer un grand rôle. Les études qu'il suscite, les convictions qu'il forme, n'ont jamais été plus opportunes, car, seule, une haute conception du monde, de l'âme, de la vie peut nous procurer le calme d'esprit, la force morale nécessaires pour supporter les dures épreuves du temps présent et regarder l'avenir avec confiance.

L'Allemagne et l'Autriche, en déchaînant la guerre, ne prévoyaient pas quel abîme de douleur elles allaient creuser. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les cris des victimes qui se font entendre, mais des voix s'élèvent de tous les points du monde et toutes les puissances morales se dressent pour accuser et condamner les auteurs de tant de maux.

La conscience humaine a prononcé son verdict infaillible. Elle réclame une paix basée sur la justice, une paix qui assure le châtiment des coupables et empêche le retour de telles calamités.

Voici que peu à peu, grâce au secours d'en haut, l'horizon s'éclaire. Les événements prennent une tournure favorable à la cause du droit. La guerre actuelle, qui aurait pu amener pour la pensée une ère de décadence et d'avilissement, promet d'être un moyen de régénération, et dans cette œuvre la France jouera un rôle essentiel. Déjà elle grandit, aux yeux du monde, de toute l'étendue de ses souffrances et de ses sacrifices. Ses ennemis avaient préparé, de longue main, sa ruine et son écrasement. Mais la France toujours debout, toujours renaissante, porte encore dans les plis de ses étendards une grande partie de l'avenir humain. Guérie de ses erreurs, de ses ambitions déréglées, elle représente aujourd'hui la cause des faibles et les droits sacrés de la pensée.

Aussi, tous les peuples libres tournent vers elle et vers ses alliés leurs regards et leurs espoirs. Ils savent que leur sort est lié au sien. Elle vaincue, ce serait la fin de leur indépendance, tandis que par sa victoire, la pensée reprendra son essor et rayonnera plus intense, sur la terre ensanglantée.

Nous assistons à l'enfantement d'un monde nouveau. Tout ce qui est destiné à vivre et à grandir s'élabore dans le sang et dans les larmes. Au milieu des convulsions d'une guerre terrible, nous voyons apparaître les formes encore vagues et indécises d'une humanité régénérée par la douleur.

Les grandes nations de l'Entente, jusque là divisées par les intérêts

économiques et qui, sans les événements actuels, n'auraient jamais pu se comprendre, ont réuni toutes leurs ressources, tous leurs moyens d'action pour affronter le danger commun. Elles ont su se rallier la plupart des peuples de la terre. Il en résulte une pénétration des intelligences et des consciences, une fusion des caractères et des volontés, qui sont grosses de conséquences pour l'avenir de notre planète.

Les peuples s'acheminent vers une solidarité vivante et agissante, vers une organisation mondiale qui semble être le dernier terme de l'évolution du droit.

Un ordre de choses s'établit, économique d'abord, demain politique, plus tard philosophique et moral.

Grâce aux progrès rapides qu'il fait en Angleterre et en Amérique, le Spiritisme promet de devenir la doctrine universelle qui cimentera l'union de tous dans un idéal commun. L'Allemagne elle-même, déçue, contrainte de renoncer à son rêve de domination brutale, sera forcée d'entrer dans le concert des nations, où elle occupera simplement la place qui lui sera dûe. Alors seulement la paix et la justice pourront régner sur la terre.

Un jour viendra où nous serons fiers d'avoir vécu à une époque qui prépare de si grandes choses. Louons Dieu, qui du conflit des passions et des haines saura faire sortir l'harmonie. Travaillons, chacun selon nos forces, à préparer des temps meilleurs pour l'humanité.

(*A suivre*) Léon DENIS.

Phénomènes inexpliqués

J'ai reçu en août 1918, de M. Adrien Dufilhol, à Saint-Raoul, Guer (Morbihan), la communication de souvenirs de famille, qui, pour être fort anciens, ne sont pas à rejeter, ces souvenirs ayant été pieusement conservés. J'ai connu, au temps d'Allan Kardec, le commandant Dufilhol, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Médaille militaire. C'était un lecteur assidu de la *Revue Spirite*. Voici les faits qui me sont communiqués par le jeune étudiant.

1° « Le premier s'est passé en Bretagne, au château de Kermorvan, du temps de la mère de mon arrière grand'mère, un peu après la révolution ».

Madame de Salzy avait son fils soldat dans l'armée africaine. Elle n'en recevait que de temps en temps des nouvelles.

Un soir, vers 10 heures, elle était à la fenêtre de sa chambre, *au premier étage du château.*

Soudain, elle vit un bras dont le coude était plié et dont la main tenait une chandelle allumée. Effrayée, elle appela ses quatre filles, qui accoururent et virent toutes, très distinctement, le bras et la lumière. Sur les deux bonnes venues, une seule vit l'apparition, qui passa trois fois devant les fenêtres du manoir et disparut.

Mes aïeux ne savaient que penser de cette apparition.

Quelques jours après, ils reçurent la nouvelle de la mort du vicomte Fortuné de Salsy, tué au champ d'honneur en Afrique.

Ils ont toujours attribué ce fantôme à la mort de leur fils.

La mère de ma grand'mère, de qui maman tient le fait, avait remarqué que la hauteur des fenêtres écartait toute idée de mystification et qu'appuyée sur l'épaule de sa mère, elle voyait plus distinctement, le bras et la lumière.

2° « En 1896, le commandant Dufilhol habitait avec ma mère (sa nièce), près de Vannes (Morbihan).

Un soir, il descendait seul, le perron du château pour aller retrouver maman aux écuries.

Soudain, une voix dit à son oreille :

« Une mort dans la famille ».

Surpris et ému, mon grand'père pensa « C'est moi, je suis le plus vieux. »

« Non, Adolphe Planes. »

Mon grand'père arriva si pâle à l'écurie que ma mère lui demanda s'il n'était pas indisposé. Il lui répondit négativement et lui raconta l'avertissement qu'il venait de recevoir.

Tous deux, très attristés, écrivirent aussitôt pour avoir des nouvelles d'Adolphe Planes, mon oncle, à cette époque professeur d'anglais à Nice. La réponse fut satisfaisante et mes parents s'inquiétèrent un peu moins... Deux mois après, mon oncle passait son agrégation à Paris ; l'épreuve avait été dure et fatiguante ; au moment où l'examinateur lui disait : « Monsieur Planes, vous êtes reçu avec toutes nos félicitations », mon pauvre oncle chancela et perdit connaissance... Huit jours après il expirait d'une méningite, dans les bras du commandant Dufilhol à Arcal.

Il avait vingt-six ans. La voix ne s'était pas trompée.

Le souvenir de la mort prématurée de son frère est encore si cruel à ma mère, qu'elle ne m'aurait jamais autorisé à vous l'écrire sans mon insistance. »

3° « Deux ans après, le commandant Dufilhol mourait subitement d'une embolie au cœur, le 22 mai 1898, au grand désespoir de maman.

Mon grand'père a toujours eu beaucoup d'affection pour ma mère à laquelle il tenait lieu de parent. Il veillait sur elle avec une sollicitude paternelle, ainsi que sur sa santé bien précaire depuis qu'elle avait eu les fièvres paludéennes. De crainte de rechutes, il lui défendait de rentrer tard le soir.

Un soir du mois de juillet de la même année 1898, maman, son autre frère, et le domestique rentraient en voiture, un peu avant neuf heures. Au tournant de l'avenue ma mère regardait (comme elle le faisait souvent), la fenêtre de la chambre où était mort son père bien-aimé.

Alors elle le vit dans le carreau de la croisée, qui la regardait...

Il n'y avait personne au château dont les portes et les fenêtres étaient fermées.

Ma mère, mon oncle Jules Planes, actuellement au front, avaient si bien vu l'apparition qu'ils reconnurent le gilet de chasse que l'officier avait au moment de sa mort.

Depuis, le fait s'est reproduit quelquefois, et surtout dans les mêmes conditions.

Tels sont les principaux phénomènes qui se sont passés dans ma famille. Je me fais un devoir de vous les soumettre.

Je suis jeune puisque je viens d'avoir seize ans, mais j'ai toujours tant aimé

la divine science du ciel ! A cinq ans je lisais déjà vos livres, les préférant à tous les jeux.

Daignez agréer, vous dont le nom nous est si cher et vénéré, vous dont la grande intelligence à été désignée par Dieu pour initier l'humanité, à l'astronomie et à la philosophie spiritualiste, les sentiments profondément respectueux d'un petit admirateur.

Adrien DUFILHOL,
St-Raoul, Guer (Morbihan), le 3 août 1918.

Cet enthousiasme de la seizième année me rappelle celui dont j'étais exalté moi-même à cet heureux âge, et que j'avoue n'avoir guère perdu depuis, malgré les années et la fréquentation de la race humaine, quelque peu rafraichissante, et j'ai laissé transcrire cette lettre intégralement. Il y a là trois faits distincts.

Le premier est assurément bizarre. Mais nous en connaissons un certain nombre du même ordre, manifestations de morts à distance qui ne sont ni des apparitions, ni des bruits, mais des phénomènes physiques dans lesquels l'électricité semble jouer le rôle principal. Nous ne devons pas récuser cette vision restée si précise dans la tradition de la famille. Elle a correspondu à une mort, et nous savons que ce ne sont pas là des coïncidences fortuites : il y en a trop.

Le second est également recevable : avertissement prémonitoire, fait aussi réel que les précédents et aussi inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances.

Le troisième a ses analogues dans la collection de documents issus de mon enquête générale commencée en 1899. Assurément, on peut supposer une hallucination, une illusion de la vue, même pour plusieurs témoins. On préférerait une photographie. Or, nous possédons des photographies de ces fantômes et, tout dernièrement encore, j'ai eu connaissance d'une prise dans un fauteuil. Rien de cela n'est expliqué non plus. Les forces psychiques sont presque entièrement à analyser, à étudier, à définir, comme le disait mon ami regretté le colonel de Rochas. Continuons d'observer librement, sans aucune idée préconçue.

Camille FLAMMARION.

Littérature nouvelle et Spiritisme grandissant

Un signe des plus caractéristiques dont nous devons nous réjouir, car il marque les progrès de notre doctrine, se trouve dans les emprunts que lui font de plus en plus les littérateurs de nos jours.

Le temps n'est pas bien éloigné encore où l'on faisait, autour du Spiritisme, un silence calculé, dans le but d'en cacher jusqu'à l'existence ;

ou si l'on en parlait, ce n'était que pour le tourner en ridicule, ou même le rendre odieux, soit par ignorance, fanatisme ou mauvaise foi.

Aujourd'hui, parmi les anciens, beaucoup, dont les yeux se sont cependant entr'ouverts à la lumière, n'osent pas encore la regarder en face, et reconnaître ouvertement leur erreur. Mais les jeunes écrivains, ceux de la génération nouvelle, s'emparent des principes essentiels de notre admirable philosophie, s'en inspirent dans leurs ouvrages, et obtiennent ainsi une vogue qui a déjà valu, à certains d'entr'eux, une quasi célébrité.

Le Spiritisme, en somme, est en passe de devenir, pour notre littérature, le sujet à la mode. C'est le filon que l'on exploite, tout en le tenant caché peut-être par pusillanimité, peut-être par crainte de la concurrence, ou pour avoir l'air de faire du nouveau ; peut-être enfin pour toutes ces raisons à la fois.

Il arrive aussi que l'intuition s'en mêle. Parfois l'esprit de la vieille Gaule se réveille en nous, et fait renaître spontanément, dans certaines âmes, des vérités que, dans nos existences passées, nous avons connues déjà.

Mais il importe peu que l'on cache l'origine de notre doctrine en la répandant. Nous ne récriminerons pas contre cette propagande en quelque sorte clandestine. Son action s'exerce sur une clientèle que le Spiritisme, à l'heure présente, n'atteindrait encore probablement pas.

Nos idées sont en marche. Tout indique que le moment est proche où elles pénètreront à flots dans les masses ; mais en attendant, nous ne pouvons que nous féliciter de tout ce qui prépare les réfractaires à les recevoir. Il en est beaucoup parmi eux qui, lorsqu'ils connaîtront le véritable *nom* de la *chose*, n'auront plus aucune raison de s'en épouvanter ; ils seront, au contraire, agréablement surpris de constater que, depuis un certain temps déjà, ils étaient, sans s'en douter, devenus d'excellents spirites.

Un des jeunes écrivains dont nous nous occuperons aujourd'hui est Maurice Deroure. Celui-ci était un sincère, un des intuitifs dont nous venons de parler. Il paraissait destiné à un brillant avenir. La mort l'a fauché à trente ans, dans les premiers jours de la guerre. Il avait publié avec succès un premier livre : *L'Eveil*. Un second, *Le milieu du jour*, qui devait en être la suite, était en préparation. Quelques semaines après avoir écrit le dernier feuillet de son œuvre inachevée, Deroure était tué à la tête de sa section, dans une mission très périlleuse, dont le détail est relaté dans une glorieuse citation.

M. Henri Bordeaux, qui avait pu apprécier Maurice Deroure et s'intéressait vivement à lui, cite, dans son ouvrage *Trois Tombes*, quelques pages du livre non terminé, extraites, dit-il, de la scène culminante de

l'œuvre. Or, voici ce que nous y lisons. C'est un père qui parle à son fils en rentrant avec lui d'une longue promenade champêtre à la tombée de la nuit :

« ... Ma tâche est accomplie et elle fût rude. Maintenant, je me retourne vers le ciel. Laisse-moi rêver près de toi... Parmi les préceptes qui constituent les assises de notre religion, il en est un qui resplendit à mes yeux, non comme une vérité particulière au dogme catholique, mais comme une vérité universelle, humaine. Je te le lègue : il faut pouvoir *se détacher de la terre*.

« Les couleurs sous lesquelles je me plais à imaginer l'Au-delà, sont peut-être moins orthodoxes que poétiques : je veux pourtant te les montrer. Je crois à l'immortalité de l'Esprit. Mystérieusement surgi de l'Infini, il m'apparaît soumis, par la volonté de Dieu, à une série de combinaisons au cours desquelles il doit sans cesse s'épurer. Nous sommes la combinaison humaine, lutte redoutable entre l'Esprit et la Matière. Il me semble que le rôle de la matière n'est autre que celui d'une cire molle destinée à recevoir le sceau étincelant de l'Esprit ; mais Dieu l'a voulue si séduisante que beaucoup s'y engluent, demeurent emprisonnés dans le magique réseau de ses fibres et, renversant le plan divin, s'asservissent à ses fantaisies. De ceux-là... qu'advient-il après la mort ?

« Les tortures de l'Enfer, telles qu'on nous les a dépeintes, m'ont souvent paru enfantines ; mais je frissonne à la pensée de l'effroyable désarroi qui s'empare sans doute d'un esprit dont la vie terrestre s'est écoulée dans le seul amour des choses matérielles. Inapte à évoluer vers les sphères supérieures, privé des biens qui faisaient ses uniques délices et cependant sollicité par leur souvenir, je l'imagine errant dans l'espace sans bornes, fuyant les morts, rejeté par les vivants, terriblement seul, et soupirant vers le néant sans pouvoir se détruire...

« Mais l'homme qui, de bonne heure, a su discipliner en lui les voix de la terre, qui, sans mépriser les biens du monde, les considère comme des objets qu'il faudra quitter, se prépare une délicieuse vieillesse. Sans effort, il se détache chaque jour des choses d'ici-bas. Pour lui, la mort n'est qu'un passage difficile, une angoisse de quelques secondes. Il sait qu'ensuite son esprit bondira joyeusement dans l'Infini ; et il achève, en ses derniers jours, de le préparer au suprême voyage. Derrière lui tout est en ordre... il peut attendre le signal de Dieu... »

Eh bien, cette vision de l'Au-delà, cette croyance à l'Immortalité de l'Esprit soumis à une série de combinaisons au cours desquelles il doit s'épurer sans cesse, ce rôle de la Matière qui est d'obéir à la direction de l'Esprit, ces tortures de l'Enfer (telles que les prêtres nous les ont dé-

peintes) remplacées par la cruelle situation d'un Esprit dont la vie terrestre s'est écoulée dans le seul amour des choses matérielles et qui, soudain projeté hors de la matière se trouve inapte à évoluer vers des sphères plus élevées, tout cela... c'est plus que le simple résultat d'une imagination poétique, c'est la base même sur laquelle repose notre belle doctrine, c'est du spiritisme pur, tel que nos maîtres nous l'ont enseigné.

Nous devons donc savoir gré à M. Henry Bordeaux d'avoir publié ces quelques pages d'un écrivain qui aurait peut-être, tôt ou tard, mené le bon combat à côté de nous.

Quand on a le bonheur d'avoir des idées pareilles on finit toujours par éprouver le besoin de les répandre autours de soi. Nous pouvons donc accorder un souvenir à Maurice Deroure glorieusement tombé pour la France, et regretter en lui, avec l'homme droit et bon, l'écrivain consciencieux qui, un moment ou l'autre, aurait très probablement mis son talent au service de notre chère cause.

Mais Henry Bordeaux lui-même, par le fait qu'il nous présente les belles pages que nous venons de signaler comme étant le point culminant de l'œuvre de Deroure, ne rend-il par un éclatant hommage à notre belle philosophie ?

Oui, sans doute, il en connaît les principes, et tous les phénomènes psychiques ne lui sont pas inconnus. Au fond, il n'est peut-être hostile ni aux uns ni aux autres, mais il semble bien qu'il ne les adoptera jamais non plus, du moins ouvertement. Le pas qui pourrait le faire sortir de la neutralité stricte ne sera probablement jamais franchi par lui. Il a dû pourtant bien hésiter lorsqu'il a écrit *La Visionnaire* (1). Il y a là quelques scènes de *double-vue* parfaitement décrites. Au dernier moment, l'auteur préfère expliquer la vision par une glace dans laquelle s'est reflété (à la lueur d'un éclair !) le drame nocturne qui s'accomplissait dans la forêt ! Peut-être est-ce à cause de ce qu'il y a de surprenant, dans cette substitution d'une solution imprévue, à une autre solution beaucoup plus simple, beaucoup plus naturelle, et à laquelle tout le monde s'attendait. Cela fait sensation comme une transformation féérique ; c'est un petit coup de théâtre déjouant toutes les prévisions. (Il est à remarquer que l'éclair qui n'a pas permis à la femme de reconnaître son mari, lui a cependant suffi pour distinguer une corde enroulée autour des reins du personnage).

Il se peut que ce changement à vue, au moment où personne ne s'y attendait, dénote, au point de vue scénique, une certaine habileté ; mais il paraît pécher contre la logique.

De plus, il reste les cruelles appréhensions de Pierrette, de la pauvre

(1) Dans l'*Ecran brisé*, un volume, chez Plon-Nourrit et Cie, Paris.

femme qui *voit*, bien qu'obscurément encore, approcher le danger, qui sent le drame se préparer et la mort rôder autour d'elle... et cela, la glace ne l'explique pas.

C'est souvent dans la conclusion que se trouve le point faible de la plus belle œuvre littéraire. Espérons que l'auteur réputé de *La robe de Laine* évitera l'écueil, s'il lui arrive de s'occuper des *voyantes* une autre fois.

KERMARIO.

Examen de quelques Faits supranormaux [1]

Le cas Abraham Florentine.

Prenons des exemples parmi les phénomènes les plus renommés de la table, de l'incorporation, de l'écriture automatique, des matérialisations; nous essayerons de les expliquer par le subconscient et nous verrons si cette démonstration n'a pas pour conséquence une sorte de réduction à l'absurde.

Quelles que soient les preuves invoquées, elles ne seront jamais de nature à entraîner l'assentiment universel. Des raisons qui vous semblent décisives paraîtront insuffisantes à des chercheurs dont le tempérament intellectuel diffère du vôtre. Est-ce un motif de suspendre indéfiniment son jugement, quand on arrive par un examen attentif à une vraisemblance telle que de la probabilité on se sent glisser irrésistiblement dans la certitude ? On éprouve sans doute quelque dépit à ne pouvoir pas convaincre les autres d'une vérité dont on est soi-même très pénétré ; vous avez en art, en littérature, en philosophie, en morale, en politique, des ennuis de ce genre, ce qui ne vous empêche pas de persévérer dans une opinion réfléchie. Il y aurait de l'injustice à vous accuser d'outrecuidance, surtout si, dans votre ardeur de combattant, vous ne vous départez pas du respect dû à l'adversaire. L'idéal serait, semble-t-il, de répandre sur son argumentation le reflet d'un sourire amène qui en augmenterait la force en adoucissant parfois la résistance du contradicteur ; mais le moyen de ne pas dépasser la mesure en des matières où l'idée se transforme aisément en passion !

Commençons par le cas *Abraham Florentine* cité dans les Annales des Sciences psychiques de 1895, pages 358 et suivantes. Il est extrait des manuscrits de Stainton-Moses dont Myers nous dit : « J'ai eu pour lui une grande amitié et une profonde estime. Notre amitié était basée sur la recherche des mêmes phénomènes. Il répondait à tout ce qui m'inté-

(1) Voir les numéros de Mai, Juillet, Août et Septembre.

ressait avec une franchise parfaite sur les expériences que je désirais tant connaître. Mais il n'y avait pas entre nous d'attraction personnelle si intense cependant qu'on puisse m'accuser de partialité. Je dois ajouter que l'étude de son journal, en me le faisant connaître plus intimement dans ses meilleurs jours, m'a rapproché du chaud enthousiasme de ses amis plus intimes. Comme on le verra dans les lettres que j'ai sous les yeux, M. Moses était absolument sain d'esprit et d'une probité que je n'ai jamais entendu discuter... Sa physionomie était honnête, virile, résolue. De nombreux témoignages d'affection et d'estime furent publiés après sa mort, particulièrement de ceux que ses expériences et son enseignement étaient parvenus à convaincre... »

S'il s'agissait de physique ou de chimie, cette appréciation du caractère serait sans importance, car on peut, avec les mœurs les plus recommandables, se tromper grossièrement ; mais, quand il est question de faits très extraordinaires, non susceptibles d'être reproduits à volonté, souvent imités par des fraudeurs en vue d'un profit, la valeur du témoignage tient à l'honorabilité d'un témoin autant qu'à sa compétence. L'union de ces deux qualités, si elle n'entraîne pas d'emblée notre assentiment, incline à la confiance, à moins qu'on n'ait le parti-pris de la négation. Ici nous avons pour garant de la haute moralité du narrateur un psychologue de génie arrivé lentement au spiritisme, un esprit prudent et avisé aussi désireux de ne pas compromettre sa réputation de penseur par des conclusions inconsidérées qu'ardent à la recherche de la vérité. Nous pouvons donc être assurés que, s'il croit, c'est après avoir épuisé les moyens de douter.

Voici la relation de Stainton Moses, homme très cultivé qu'il ne faut pas confondre avec les médiums vulgaires : « Au mois d'août dernier (année 1874) je me trouvais avec le docteur Speer à Shanklin, île de Wight. Nous eûmes plusieurs séances et à l'une d'elles un esprit se communiqua qui dit s'appeler Abraham Florentine. Il avait pris part à la guerre de 1812 et avait quitté la vie terrestre à Brooklin U. S. A., le 5 août, à l'âge de 83 ans, 1 mois et 17 jours. Nous eûmes d'abord un peu de peine à savoir si le mois et les jours se rapportaient à l'âge ou à la durée de la maladie ; mais il revint le soir souvent et la difficulté fut éclaircie. La manière dont la communication fut faite fut des plus singulières. Nous étions assis tous les trois autour d'une table de jeu ronde et lourde que deux personnes ne pouvaient bouger qu'avec peine. Au lieu des coups auxquels nous sommes accoutumés, la table commença à se balancer. Telle était l'impatience de l'esprit que la table commençait à se soulever quelques secondes avant la lettre à indiquer. Ainsi pour marquer le T elle se soulevait frissonnante d'excitation vers le K et au T elle retombait

lourdement sur le parquet. Il en fût ainsi jusqu'à ce que le message fût complet ; mais l'esprit était si agité, si emporté dans ses réponses que le docteur et Madame Speer en étaient tout bouleversés et le procédé dura toute la séance. J'étais, moi, en « trance » profonde. Si j'osais faire une supposition, je dirais qu'Abraham Florentine était un bon soldat, un homme belliqueux, pas commode et qu'il garde assez de son ancienne impétuosité et qu'il manifestait sa joie d'être délivré d'un corps qui, je suppose, était devenu une lourde charge par suite de sa douloureuse maladie. Les documents américains, me permettront-ils de vérifier les indications et les suppositions ? »

Cette relation parut, en Angleterre, dans le journal *The Spiritualist*. Après des recherches dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, on parvint à découvrir l'adresse de la maison d'Abraham Florentine. Un docteur Crowel s'y présenta. « Ayant frappé à la porte, nous dit-il, je fus reçu par une dame âgée à qui je demandai si Abraham Florentine habitait là. Il a habité ici, me répondit-elle, mais il est mort maintenant. — Puis-je vous demander si vous êtes Mme Florentine ? — Je la suis. » Comme j'ajoutais que je serais heureux d'obtenir quelques renseignements sur son mari, elle m'invita à m'asseoir et notre conversation reprit ainsi : « Puis-je vous demander quand il est mort ? — Le mois d'août dernier. — Vers quel quantième du mois ? — Le 5. — Quel âge avait-il alors ? — 83 ans. — Avait-il dépassé sa quatre-vingt-troisième année ? — Oui, depuis le 8 juin précédent. — Prit-il part à quelque guerre ? — Oui, à la guerre de 1812. — Etait-il d'un caractère actif, confiant en lui-même ou le contraire ? — Il était volontaire et plutôt emporté. — Sa dernière maladie fut-elle de courte durée ? Souffrit-il beaucoup ? — Il dut garder le lit au moins un an et supporter de grandes souffrances... »

La communication donnée par la table se trouvait donc exacte, sauf une erreur de quelques jours dans l'âge, si l'on s'en tient au renseignement fourni par la veuve. Où chercher maintenant l'explication ? Sera-ce dans la mémoire latente ? « Il est absolument certain, dit Stainton Moses, p. 364, qu'aucun de nous n'avait jamais entendu parler d'Abraham Florentine et n'avait pas non plus d'ami en Amérique qui eût pu nous donner des nouvelles de ce qui était arrivé dans ce cas, ou qui nous eût mentionné un fait pouvant en rien nous intéresser. Je répète qu'indubitablement le nom et les faits nous étaient entièrement inconnus ». A cette déclaration catégorique quelle objection opposera-t-on ? Cette mort n'avait pas eu de retentissement dans la presse, en Amérique et en Europe. Un journal aurait pu la mentionner dans la liste des décès à la suite des naissances et des mariages ; mais cette nouvelle était-elle assez importante pour que, de la chronique locale, elle passât immédia-

tement en Angleterre dans des journaux où Stainton Moses, le docteur Speer ou sa femme l'auraient lue, sans y faire attention, pour la retrouver ensuite dans le message de la table ? Le critique le plus méticuleux n'oserait pas le soutenir, par crainte de tomber dans l'absurde.

Cependant la part de l'inconnu est si considérable ! On voit en psychisme des choses si stupéfiantes ! Qui sait s'il ne s'est pas produit un fait très simple dont notre pauvre imagination n'a pas le moindre soupçon et qu'il nous suffirait de connaître pour que le mystère fût éclairci ? Avec des suppositions de ce genre, dans l'attente indéfiniment prolongée d'informations qui n'arriveront jamais, on a la ressource de suspendre son jugement pour éviter une hypothèse gênante ; mais celle-ci nous revient imposée par le bon sens. Il nous faut renoncer dans le cas présent à l'explication par la mémoire latente. Nous sommes obligés, pour nous en tenir au subconscient, de chercher la cause du phénomène au loin, en dehors de ce groupe de trois personnes, en recourant à la télépathie. Quel serait l'agent de transmission ? Puisque nous écartons l'hypothèse spirite, ce n'est pas Abraham Florentine mort depuis plusieurs jours au moment de la communication : ce ne peut être qu'une personne vivante qui, endormie ou éveillée, pensant à lui, juste à l'heure de la séance, envoie dans tous les sens, à travers l'Océan, des radiations émanées de son cerveau, lesquelles impressionnent le médium, par celui-ci mettent la table en mouvement, et, par les coups frappés, composent des phrases avec cette particularité que la pensée exprimée se présente comme venant d'Abraham Florentine lui-même. Et, chose non moins stupéfiante, cette personne revient à son insu, dans d'autres séances, pour fournir des éclaircissements en réponse à des questions.

Si cette explication semble trop fantastique, préfère-t-on supposer qu'Abraham Florentine, avant de se désincarner, avait émis ces radiations qui, après sa mort, allaient dans l'espace, de même que la lumière peut nous arriver d'une étoile disparue, et qu'elles ont provoqué la communication en rencontrant par hasard, dans l'île de Wight, un bon appareil récepteur ? Quel prodige que ces radiations qui, n'étant pas reliées à un cerveau vivant, non seulement formulent des idées, mais encore, dans plusieurs séances, se mettent à la disposition de trois personnes pour fournir des renseignements supplémentaires, comme ferait un interlocuteur avisé ! Elles donnent par surcroît des traits de caractère fortement accusés, en agitant la table avec impatience.

Les explications les plus invraisemblables peuvent paraître plausibles à des gens de beaucoup d'esprit qui, ayant imaginé une argumentation subtile dont un sot serait incapable, finissent par y être emprisonnés comme dans un filet aux mailles serrées. Singulière destinée des idées !

L'hypothèse spirite, à première vue si étrange, devient, à la réflexion, très simple ; il suffit, pour lui trouver cet aspect, de n'être pas empêché par l'opinion préconçue de l'impossibilité de la survivance. Si vous croyez que la mort est l'anéantissement total de la personne, vous êtes réduit à l'alternative d'attribuer le cas Abraham Florentine à une supercherie, en récusant un témoignage de haute valeur, ou de recourir aux suppositions les plus abracadabrantes. Si, au contraire, vous laissez ouverte la question de l'immortalité de l'âme ; si, d'autre part, vous consentez à reconnaître que les forces de la nature dépassent les limites assignées par votre ignorance, alors ce cas s'éclaire d'un jour nouveau. Le bon sens vous dit : « Puisque ni Stainton Moses, ni le docteur Speer et sa femme ne savaient absolument rien d'Abraham Florentine, il y avait là, selon toute probabilité, une personne invisible qui, connaissant ces détails, les révélait. N'est-il pas rationnel, quand on se trouve devant un phénomène impliquant une intelligence, une mémoire, une volonté, un caractère bien déterminé, de conclure qu'il provient d'un être qui comprend, se souvient, prend des résolutions et a ses facultés morales comme vous et moi ? Le mystère enveloppe cette personne : est-ce un motif de nier son existence, si elle vous en fournit la preuve par des actes exactement semblables à ceux des gens avec qui vous entretenez sans cesse des relations ? Ne constatez-vous pas fréquemment des effets, sans apercevoir la cause qui les produit ? Ne jugez-vous pas de la nature de celle-ci par les traits qui caractérisent ceux-là, et, si les faits portent la marque d'une personnalité, avez-vous logiquement le droit de la refuser à la cause ? Il serait donc inintelligent de traiter les spirites comme des illuminés. Qu'il y en ait parmi eux, d'accord ; que tous le soient, voilà une assertion contredite par l'expérience, car on en connaît qui, animés de l'esprit scientifique, se défiant d'eux-mêmes autant que des autres, prenant les précautions les plus minutieuses pour n'être point trompés, en sont venus, après de longues hésitations, à édifier sur des faits positifs des jugements bien équilibrés. Quant à la masse des spirites, elle n'est pas plus évaporée que celle des croyants de toutes les Eglises ou des négateurs de la Libre pensée qui sont poussés dans un parti par des sentiments, des intérêts ou des habitudes plutôt que par une critique sévère ».

Passons maintenant, pour compléter notre démonstration, à des cas non moins embarrassants pour les partisans du subconscient et plus compliqués, sinon plus décisifs.

(*A suivre*) Alfred BÉNÉZECH.

Cosmologie - Tourbillons et Gravitation

On sait que la connaissance des lois de la gravitation eut pour résultat l'abandon du système des tourbillons émis par Descartes. Cette hypothèse de notre grand philosophe devait, d'après lui, expliquer la formation des mondes, le mouvement des corps célestes, enfin tout le mécanisme de l'Univers. Et c'était par une impulsion donnée à la matière, du mouvement reçu à l'origine par la puissance divine, que ces tourbillons avaient été créés cette impulsion se distribuant dans toutes ses parties inégalement et proportionnellement aux masses. Par conséquent, toute la masse matérielle ne pouvait tourner autour d'un seul centre, mais autour d'un nombre infini de centres, parmi lesquels le Soleil, qui est un de ces tourbillons.

Dès que furent connues les lois de Newton sur la gravitation, le système cosmologique de Descartes fut combattu par les physiciens et les philosophes, comme incompatible avec ces lois.

Parmi les adversaires de Descartes, Voltaire se montra un des plus irréductibles. Il écrivait cependant, dans son exposé de la philosophie de Newton : « Je ne reconnais dans les propriétés du corps que la main toute puissante de l'Etre suprême. J'ai osé dire encore que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrat pour beaucoup dans les forces qui les font circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidant à leur centre ».

Il disait enfin dans la conclusion de son ouvrage de physique : « Je ne dis pas que ce principe de la gravitation soit le seul ressort de la physique ; il y a a probablement bien d'autres secrets que nous n'avons pas arrachés à la matière, et qui conspirent avec la gravitation à entretenir l'ordre dans l'univers. La gravitation, par exemple, ne rend raison ni de la rotation des planètes sur leurs propres centres ni de la détermination de leurs orbes en un sens plutôt qu'en un autre, ni des effets surprenants de l'électricité et du magnétisme. Il viendra un temps peut-être où l'on aura un amas assez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaissons. Nous sommes encore au bord d'un océan immense. Que de choses à jamais restent encore à découvrir! Mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphère de nos connaissances ? »

Voilà ce qu'écrivait Voltaire, il y a deux siècles. Voici ce que nous pouvons lire aujourd'hui dans nos publications scientifiques les plus récentes :

TRAVAUX ET EXPÉRIENCES SUR LES TOURBILLONS. — *D'après les communications faites successivement à l'Académie des Sciences, aux professeurs et élèves de l'École polytechnique, à ceux de l'École des Ponts-et-Chaussées, à la Société de Physique, à la Société des Ingénieurs civils, par l'éminent physicien français Charles Weyher.* (*Conférence faite par l'ingénieur S. Périssé.*)

Ses expériences, intéressant la physique générale et la mécanique céleste, sont trop nombreuses et trop au-dessus des données élémentaires des sciences physiques pour pouvoir en faire ici un exposé complet (1). Nous nous arrêterons donc à cette conclusion, nous autorisant à considérer tous les phénomènes : Effets électro-magnétiques à distance, rayons calorifiques, rayons lumineux, rayons ultra-violets, télégraphie sans fil... comme les modalités différentes d'un phénomène unique, qui n'est autre qu'un *tourbillon vibratoire* des particules de l'éther transmis de proche en proche avec une vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, permettant de se rendre compte de son action énergique sur la matière.

D'après ces données, on arrive, comme notre éminent physicien, à cette conviction absolue que tous les phénomènes connus n'ont qu'une seule cause originaire : le tourbillonnement de l'éther. Mais comment et en quel endroit de l'infini le mouvement est-il donné au grand tourbillon initial et comment la matière a-t-elle pris naissance ?...

Voici la réponse que nous donne le rédacteur du procès-verbal de la séance du 25 février 1916, de la *Société des Ingénieurs français*, d'après les expériences de Ch. Weyher.

« Les recherches mathématiques des savants des trois derniers siècles ont apporté à l'homme un moyen d'investigation qui a permis aux savants disparus et qui permet aux savants contemporains de trouver et d'expliquer certaines lois physiques, chimiques ou mécaniques. Toutefois, l'homme est limité dans ses recherches pour arriver à démontrer et à expliquer tous les phénomènes terrestres ou célestes dont il est le témoin.

« Des barrières mystérieuses se dressent devant lui, quelle que soit sa science. Ce sont les deux mystères de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, d'où découlent les notions de Dieu éternel et de l'âme immortelle. »

Il nous faut donc nous contenter de dire comme Descartes, comme

(1) Voir *Bulletin de la Société des Ingénieurs* du 25 février 1916), rue Blanche, 19.
Le modèle de tous les appareils employés par Ch. Weyher existe au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Newton, comme Voltaire. « La mise en mouvement de l'éther est l'œuvre de l'Etre suprême. »

Mais il nous appartient de constater que les effets de la circulation générale de l'éther, en acceptant la théorie des tourbillons, nous font entrevoir la possibilité de correspondre par la T. S. F. à un point quelconque des antipodes, c'est-à-dire à 20.000 kilomètres de distance.

Comme autre déduction, il nous est permis d'expliquer, les phénomènes de télépathie à de grandes distances, par le mouvement tourbillonnant de l'éther autour de la terre, à la vitesse de la lumière, pénétrant et traversant tous les corps répandus sur notre globe, transportant avec lui la force psychique de l'être humain, s'extériorisant principalement au moment de sa désincarnation.

Cette pensée nettement exprimée a eu un retentissement profond dans l'esprit de ce public d'élite qui assistait à la séance, que le président a traduit dans une chaleureuse allocution. Après avoir rendu hommage aux découvertes géniales de Ch. Weyher, il fit observer à ses collègues que dans ces questions, qui touchent aux problèmes de la plus haute philosophie, on a pu justement s'appuyer sur la méthode expérimentale, conformément aux principes de la science moderne. Et avant de clore la séance, il a engagé ses amis, sans nuire à leurs travaux pratiques, à se préoccuper des grandes questions de l'infini, c'est-à-dire de la psychologie expérimentale.

Dr Edm. DUPOUY.

L'inégalité des Conditions

L'inégalité des conditions blesse le sentiment que nous avons de la justice et du droit tant que nous ne regarderons que le côté visible des choses, c'est-à-dire celui de la vie présente.

Les religions s'efforcent de rétablir l'égalité au moyen de compensations dans une vie future ; aucune n'y réussit, car cet idéal ne trouve sa réalisation que dans la série complète de nos existences ; c'est en quoi la doctrine spirite satisfait pleinement aux aspirations innées en nous.

Tous les efforts tentés pour faire régner l'égalité aboutissent à l'impiété et à la folie si l'on s'efforce de faire à chacun une part de jouissance égale et une répartition égale des avantages matériels.

La doctrine qui veut que l'homme arrive au but à la suite d'une seule épreuve, et par le fait de la grâce divine, fait de Dieu un tyran capricieux qui distribue ses faveurs à qui bon lui semble et qui incarcère les mécontents.

Le déterminisme justifie tous les crimes. En invoquant la nécessité il fait, de nos mauvaises actions, des laissés pour compte qu'il faut renvoyer à la Cause première qui aurait institué cet état de choses chaotique.

Il faut donc en revenir à la doctrine de la liberté, dont nous avons le sentiment inné et qui est seul compréhensible ; car il n'y a pas de morale possible sans le sentiment de notre responsabilité, et il n'y a de responsabilité que si nous avons une part de liberté.

Quant à la doctrine du diable et de l'Enfer, qui fait de Satan l'inspirateur du mal et de Dieu l'inspirateur du bien, elle place l'homme entre deux forces contraires et l'homme se dira que l'inspiration divine doit être bien faible pour que le diable soit si souvent vainqueur.

C'est nous-mêmes qui sommes les auteurs du bien et du mal, et notre évolution à travers des vies successives n'est qu'une longue épreuve expérimentale, au cours de laquelle notre esprit aspire à l'affranchissement et apprend à se diriger de mieux en mieux.

Malheureusement cette vérité n'est pas encore scientifiquement admise, d'où les fausses interprétations d'une liberté et d'une égalité qui ne sont pas applicables à la petite portion d'existence représentée par une incarnation.

Les démocraties veulent la liberté et elles proclament l'égalité de tous les hommes, mais ce n'est là qu'un acte de foi ; car, quelque tyrannie qu'elles puissent exercer, elles n'arriveront jamais à faire que tous les hommes soient également bien vêtus, bien couchés, bien nourris.

Nous avons sous les yeux l'expérience instructive des Bolchewicks. Je lis quelque part qu'ils ont interdit aux bourgeois d'occuper plus de deux pièces de leur appartement, le reste devant servir à ceux qui n'ont pas de logement. On sait déjà qu'ils veulent diviser la terre en parties égales pour chacun.

L'Egalité ainsi comprise, imposée par la violence d'un pouvoir tyrannique, constitue l'égalité dans la ruine : ne pouvant mettre le pauvre au niveau du riche, on met le riche au niveau du pauvre. C'est un peu comme si, sous prétexte d'égalité, on mutilait les hommes valides pour qu'ils n'aient point d'avantages sur les estropiés. J'entends, par ailleurs, une voix socialiste qui m'assure que l'idée russe n'est choquante que par sa nouveauté.

Pour nous, elle nous choque, parce que l'Egalité est un principe qui n'a son application que dans le domaine moral et spirituel. Les hommes sont égaux cela veut dire que chacun a droit aux mêmes égards, à la même justice, au même traitement. Mais cela ne veut pas dire que chacun aura la même santé, la même intelligence, la même valeur sociale.

Et cependant cette inégalité n'est flagrante que dans la vie présente, parce qu'elle fait vivre côte à côte des hommes qui ne sont pas parvenus au même degré d'évolution. C'est faire violence à la nature que de demander à chacun de fournir le même travail; par contre il est contraire à la raison d'assurer à tous les mêmes avantages matériels, c'est arracher l'outil des mains du producteur pour le mettre à la disposition des incapables.

Ceux qui croient à une existence unique sont généralement portés à attribuer une valeur égale à chaque enfant qui fait une apparition dans cette vie. On trouve des personnes imbues de cette idée qu'entre deux êtres venus au monde c'est la culture seule qui fait la différence. Celui-ci est devenu savant parce qu'il est né dans un milieu qui a pourvu à son éducation, et cet autre est à la charrue parce qu'il est né chez un paysan. Le matérialiste, supposant l'égalité dans les germes, vous dira que, si ces enfants avaient été échangés dans leurs berceaux, ce serait le laboureur qui aurait fait un savant et le savant qui conduirait les bœufs.

C'est que la logique exige absolument l'égalité, et cette égalité se rencontre, non pas dans la matière (*celle-ci ne contient aucun germe*), mais dans l'esprit qui, au début des évolutions, s'éveille dans un état d'inexpérience absolue, ou d'ignorance totale ; c'est, si l'on veut, l'innocence originelle. Voilà pourquoi ceux qui placent l'égalité dans cette vie n'en peuvent faire aucune application pratique. Ils ont beau réclamer pour tous les enfants le droit à l'enseignement supérieur ce n'est pas cette exploitation de l'enfance qui diminuera le nombre des cancres. L'intelligence se fait jour, là ou elle doit apparaître, et la culture est impuissante à la créer : mais tout jugement est faussé dès que l'on veut faire des corps une matière première ; le corps n'est qu'une forme, et il est la forme actuelle de l'esprit qui se manifeste.

La doctrine des réincarnations attribue à chacun la forme qu'il mérite et c'est une erreur de dire : Il n'est pas juste, que cet ouvrier habite un taudis, pendant que la famille pour laquelle il travaille jouit d'un bon logement par le simple hasard de la naissance.

D'abord il n'y a pas de hasard dans les naissances, et même l'avantage de la naissance n'assure nullement une vie heureuse. Une loi supérieure préside à tout, et celui qui prend une fausse direction a bientôt fait de connaître la ruine et le malheur ; son sort est alors bien moins enviable que celui de l'ouvrier laborieux. D'autre part, combien d'hommes, artistes, littérateurs, commerçants se sont fait une vie honorable, sans avoir été favorisés, en rien, par les hasards de la naissance ?

L'inégalité des conditions qui paraît incompatible avec la justice, si nous n'avons qui la vie présente, réalise la justice parfaite si nous admettons les vies successives.

Notre état d'avancement peut mettre l'inégalité dans une fraction de notre existence, mais cette injustice apparente disparaît dans la somme totale qui nous fait épuiser la série des épreuves.

Ce qu'il y a de magnifique dans cette justice, c'est qu'elle n'est pas un châtiment mais une simple expérience. Elle constitue cette épreuve expérimentale que, dans la prière, nous demandons à notre Père de ne pas nous rendre trop dure, car la traduction française du Pater, qui nous fait prier Dieu de ne pas nous induire en tentation, est un absurbe contresens. Le sens du texte grec, aussi bien qu'hébreu, est : *ne nous soumettez pas à une épreuve trop forte pour nous.*

Et, pour ceux qui veulent une sanction à tous nos actes, cette série d'épreuves représente un purgatoire bien plus efficace que l'autre qui, par son feu matériel, assimile l'âme à la matière, et procède à son blanchissage au moyen d'une opération chimique qui n'a rien de méritoire.

La sanction est, ici, des plus raisonnables ; il faut revivre une vie manquée, il faut passer par les souffrances dont nous avons été la cause, afin de mieux comprendre en quoi nous avons péché. Cette justice est conforme à celle que réclame le bon sens populaire. Vous dites, d'un avare qui laisse sa richesse improductive : Il mériterait qu'on lui vole son magot,... d'un homme sans compassion pour une infortune : Il faudrait qu'il ait passé par là.

C'est exactement dans sa ligne générale, la justice des réincarnations, il faut que nous ayons passé par là. On voit germer dans une existence la graine bonne ou mauvaise qu'on a mise en terre dans l'existence précédente.

Vous dites : Il n'est pas juste que celui-ci ait tout et que cet autre n'ait rien. Mais moi je vous dirai : Il est très juste que cet imbécile, qui a tout et qui va le perdre à Monaco pour se réfugier ensuite dans le suicide, renaisse dans un état de misère où personne ne viendra le secourir, puisque lui-même n'a secouru personne au temps de sa richesse.

Ainsi, ce qui vous paraît injuste dans la vie présente vous paraîtra juste dès que vous envisagez d'autres possibilités. Cette possibilité des vies successives, est un problème qui ne comporte que l'affirmative ou la négative ; ou bien l'esprit est une Créature spontanée qui fait son apparition dans l'homme pour la première fois, ou bien il s'élève par une série d'efforts dont chaque incarnation représente une étape. Si l'enfant naît sans antécédents, il est le fruit d'un miracle spontané, s'il est le produit d'une évolution, il a eu des existences antérieures ; il n'y a pas trois solutions, il n'y en a que deux. Et, entre ces deux, nous avons le choix. L'une est absurbe, sans analogie dans la nature, et, avec elle, l'inégalité des conditions est une chose immorale, injuste, incohérente ; l'autre est

vraisemblable, conforme aux lois de la nature et satisfait notre sentiment du juste. Cependant, entre ces deux hypothèses il n'y a pas que la vraisemblance qui guide notre choix, il y a encore l'observation des faits qui prouvent la réalité des vies antérieures, et l'expérimentation qui la confirme.

Il y a encore une autre preuve à laquelle on ne songe guère ; c'est cet instinct supérieur qui pousse l'humanité vers un idéal contraire aux intérêts du jour ; une inspiration supérieure pousse l'homme, à son insu, vers des destinées qu'il ignore. C'est un fait expérimental que, toujours, les individus supérieurs se sont sacrifiés à un idéal qui n'intéressait que l'avenir de l'humanité. La Nature agit, ici, dans l'inconscience en communiquant la foi même à ceux qui sont ignorants de ses fins.

L. CHEVREUIL.

L'Œuvre spirite en Amérique

Nous avions annoncé que Mme Wilcox, très connue en Amérique pour ses travaux littéraires, avait entrepris la traduction de l'un des plus beaux livres de Léon Denis : *Le Problème de l'Etre*. Cette traduction est terminée et va être publiée très prochainement chez un grand éditeur de New-York.

Nous sommes heureux de pouvoir en donner ci-après la préface, écrite par Mme Wilcox et traduite en français par elle-même. Cette préface, dont nous remercions Mme Wilcox d'avoir bien voulu offrir la primeur à la *Revue Spirite*, montre bien toute l'admiration que lui a inspirée l'œuvre de Léon Denis, notre éminent et cher collaborateur.

Préface de la Traductrice

Dans les premiers jours de mai, à Dijon, les livres de Léon Denis, le grand philosophe spirite, ont été appelés à mon attention par son amie, Mlle Camille Chaise, réfugiée de Reims.

Profondément impressionnée par la lecture de l'œuvre admirable qu'ils constituent, j'ai demandé à Mlle Chaise si je pourrais obtenir le droit de traduction du *Problème de l'Etre*.

Je suis donc venue à Tours où demeure M. Léon Denis, et j'y ai poursuivi cet intéressant travail. Le considérant comme un travail saint, je l'ai commencé le saint jour de mai 21 — anniversaire de la naissance de mon mari au monde Céleste. Ayant commencé avec trois pages par jour, j'ai augmenté le travail progressivement et l'ai terminé le 21 septembre.

La traduction a eu un intérêt particulier pour moi parce que mon mari, à Dijon, m'a envoyé des messages me priant de m'en charger. Il me disait que le livre contient les grandes vérités de la vie et de la mort.

Ces messages sont venus par Mme Soyer, une dame charmante et de bonne éducation qui, en union avec moi, obtenait les vibrations nécessaires pour la communication.

De même à Tours par Mme Colnard, sont venus du monde astral quelques messages pleins d'intérêt sur mon travail.

En donnant ce livre au monde américain, je crois procurer un bénéfice inestimable à tout esprit qui aspire à une plus grande compréhension de la vie. Ce travail a été pour moi un nouveau moyen de développement spirituel, un soulagement pour mon cœur, une élévation pour mon âme. Quand j'ai dit cela au cher auteur, il m'a répondu : « Mais, initié depuis longtemps aux choses spirites, toutes mes idées vous sont déjà connues, n'est-ce pas ? » — « Oui » ai-je répondu — « mais vous êtes entré dans une région de mon esprit où sont réunies les plus belles choses ; des tableaux, des statues, et vous avez tout mis en pleine lumière, et vous avez placé les statues sur un piédestal ; en un mot, vous avez mis en ordre ma maison intellectuelle. »

Il est rare qu'un écrivain scientifique et analytique soit aussi poète. Et, poète, Léon Denis l'est véritablement. Cela, avec un esprit profondément religieux, donne à ses livres une triple valeur : l'auteur s'adresse à ceux qui aiment les recherches scientifiques, à tous ceux qui sont capables de comprendre la belle littérature, ainsi qu'à toutes les âmes qui aspirent à l'amour divin. Ce livre est le résultat des cinquante années d'études et de recherches de M. Léon Denis.

On peut dire de Léon Denis ce qu'on ne peut pas dire de tous les auteurs : la vie de l'homme est en harmonie avec sa philosophie. D'une jeunesse troublée et pénible, il s'est élevé lentement et a surmonté tous les obstacles semés sur son chemin. Il est parvenu à une sagesse profonde en appliquant chaque jour les hauts principes dont il parle dans ses livres.

Léon Denis m'a dit qu'il est heureux d'offrir ce livre aux Américains comme un témoignage de sa gratitude pour le puissant secours qu'ils apportent à la France dans les circonstances tragiques que nous traversons.

Ella WHEELER WILCOX.

La Pluralité des Mondes habités

Une vérité qui découle de l'enseignement spirite, vérité qui s'appuie sur la science même est, sans conteste, la pluralité des Mondes habités.

La progression constante et indéfinie de l'être humain, reconnue, commentée et prouvée par la philosophie et l'expérimentation spirites a pour corollaire la pluralité des Mondes habités.

L'erreur de bien des religions a été, jusqu'ici, de rabaisser la Création et son Créateur à une parcelle imperceptible de matière spiritualisée ayant pour assise unique, en dehors d'un trône hypothétique dans les vastes cieux, notre seul globe terrestre.

Les découvertes astronomiques les plus précises, les données scientifiques nouvelles n'ont pas influé sensiblement sur l'intransigeance presque absolue de certaines confessions religieuses et sur la forme d'interprétation étriquée qu'elles donnent du plan divin.

Outre la monstrueuse ignorance qui se dégage d'une conception pareille, cette théorie mène forcément à la négation de tout progrès. Elle obscurcit les esprits, sème la désespérance, supprime l'effort persévérant et bienfaisant qui s'applique à pénétrer plus complètement dans le domaine des lois naturelles incomplètement connues du genre humain.

Elle est, si l'on peut dire, le triomphe même de l'égoïsme, puisqu'elle rabaisse l'œuvre de la Divinité en l'emprisonnant dans les limites étroites et bornées d'une infime sphère au sein des espaces infinis.

Ceux qui mettent en avant une théorie aussi outrageante pour Dieu ne s'aperçoivent pas que leur erreur d'interprétation est combattue par le Christ dont ils se disent cependant les disciples.

L'interprétation donnée à certaines paroles du Christ n'a jamais troublé la conscience d'un prêtre de l'Eglise romaine, de cette orgueilleuse et intransigeante Eglise qui veut qu'en dehors d'elle et de ses dogmes surannés, il n'y ait point de salut.

La pluralité certaine des Mondes habités et son acceptation basée sur la logique et les découvertes scientifiques, ne rapetisse pas l'Univers, mais elle fait entrevoir, au contraire, une parfaite justice, une parfaite harmonie dans toutes les parties de l'œuvre divine.

La réfutation des erreurs sacrilèges érigées en dogmes par l'Eglise catholique romaine est toute entière contenue dans les paroles de Jésus.

Pour indiquer aux hommes de son époque que la Terre n'était pas la seule sphère de l'espace susceptible de recevoir les créatures de Dieu il a, en une phrase très courte, qui sera toujours en harmonie avec le progrès

humain, donné magnifiquement la conception possible, voire certaine de la pluralité des Mondes habités.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

Tout commentaire de cette lumineuse parole paraît presque superflu. Il est cependant utile de dire pourquoi le Christ a parlé ainsi.

Il aurait pu, possédant toute science et toute sagesse, s'exprimer dans un langage plus scientifique, mais les enseignements qu'il aurait pu donner en ce sens, ne seraient restés rigoureusement vrais que pendant un temps déterminé, l'évolution constante de la science amenant peu à peu cette dernière à modifier ses formules plus ou moins abstraites selon les âges de l'humanité.

La formule de Jésus est plus simple. Elle s'applique à tous les temps. Elle laisse aux hommes le champ libre pour découvrir, par le travail et l'effort patient, toute la vérité.

Dans sa simplicité et toute sa beauté familiale, elle embrasse la Création toute entière. Elle indique clairement que Dieu n'a pas semé sur la Terre seule la parcelle d'intelligence qu'il a dévolue à chacune de ses créatures.

La parole de Jésus implique que selon la richesse de l'esprit qui évolue peu à peu dans l'espace et dans le temps, il est donné à cet esprit d'habiter tour à tour de nouvelles sphères, absolument comme un homme, dans la vie terrestre, peut successivement, selon son degré de fortune matérielle, s'offrir le luxe d'habiter des appartements de plus en plus confortables et somptueux.

Mais, en l'occurence, la richesse seule de l'esprit est en jeu, les liens matériels allant toujours s'affaiblissant jusqu'à l'épuration complète de l'individu.

Quand parvenus à un degré de sagesse suffisant, nous aurons successivement passé par les mondes de douleurs et de souffrance, quand, à force d'efforts persévérants, nous aurons enfin franchi, définitivement, la zone immense des sphères gravitant au sein des fluides lourds, nous arriverons aux vastes espaces lumineux qui recèlent les sphères avancées, demeures futures de toutes les créatures de Dieu, Père suprême et généreux de toutes les humanités, au sein des Espaces infinis, dans l'Eternité des Temps.

Paul BODIER.

Prévision des Événements actuels par les Esprits

Les temps présents, avec leurs péripéties sanglantes et leurs vastes conséquences, avaient été prédits médianimiquement dans certains groupes bien assistés. Nous avons en main, de longue date, un de ces messages, reçu spontanément le 19 avril 1902 au Groupe Vauvenargues de Rouen, et dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité. Le voici, textuellement extrait des archives de ce groupe, dispersé depuis des années, mais dont l'honorable fondateur et président, M. Rossignon (alias *Démophile*), est encore sur la brèche, malgré son grand âge :

« Il fut un temps où le paganisme régnait en souverain parmi les peuples que l'on appelait « civilisés ». Une morale pure et toute divine remplaça le culte de l'idolâtrie. Ce fut une éclosion de vertus sublimes et désintéressées, un enthousiasme pour les choses célestes, que l'on rêvait de connaître dès cette terre. Puis les passions humaines apportèrent leur triste écho à ces hymnes éthérés : peu à peu elles reprirent le dessus avec un masque nouveau ; l'ivraie se trouva mêlée au bon grain, et l'on ne connut plus les enivrantes jouissances qui reposent sur la pratique exclusive des préceptes évangéliques.

« Voilà pour le passé.

« Maintenant, regardons le présent :

« Hypocrisie, fausseté, avidité des richesses et du bien-être ; avilissement des âmes pour obtenir les honneurs ; et par-dessus tout, ô honte ! substitution du mensonge à la vérité, pour mieux tromper les hommes dans ce qu'ils ont de plus sacré : l'amour de la Patrie.

« C'est le triste spectacle que nous offrent des milliers d'âmes répandues en Europe, peut-être encore plus nombreuses dans la France.

« Dieu, dans son juste courroux, voudra-t-il les exterminer, et avec elles les esprits attachés au bien et à la vertu ? Non, pas entièrement, ce qui signifie qu'Il enverra des châtiments qui serviront à faire disparaître une génération corrompue, pour la remplacer par une autre qui, profitant des fautes de la précédente, se trouvera régénérée dans l'expiation.

« Bien des fantômes alors disparaîtront, et avec eux les erreurs et les orgueilleuses raisons qui les soutiennent. Bien des trônes aussi seront ébranlés, ou plutôt, écroulés, et la race des esclaves sera abolie.

« Parmi les nations qui reprendront plus vite leur essor, la France

tiendra le premier rang, à cause de son génie ardent et expansif, et Dieu le permettra aussi parce qu'elle aura le plus souffert.

« Nous connaissons déjà les pléiades d'âmes admirables qui renaîtront dans son sein pour y apporter la vertu, le dévouement, la gloire, la renommée, et qui ne remonteront vers les cieux qu'après avoir créé un Eden sur le sol cher à la liberté.

« Vous qui écrivez ou qui lirez ces lignes, priez le Seigneur et Celle qu'Il envoya mourir pour la chose sacrée, afin qu'Il éloigne, s'il en est temps encore, les maux qui menaçent votre patrie. Mais si vous les voyez fondre sur elle, ne dites jamais : la France est perdue ; car, nous en jurons par la Bonté toute divine, la France doit vivre et éclairer le monde pendant de très longs siècles. »

Singulier cas de médiumnité

En ces temps de guerre, les bienfaits du Spiritisme ne se comptent plus. Les manifestations se multiplient et c'est surtout dans les familles éprouvées qu'elles se produisent, pour y apporter l'espérance et la consolation.

Les héroïques défenseurs de la France, qui tombent prématurément fauchés par la mitraille, s'ingénient à découvrir des moyens de communiquer avec les êtres chers qu'ils ont laissés parmi nous ; ils veulent leur faire savoir qu'ils ne sont pas perdus à jamais, qu'ils ne sont même pas des absents, mais seulement des invisibles que nous retrouverons lorsque le moment d'aller les rejoindre sera venu pour nous. Et des cas de médiumnité inconnus jusqu'à présent, se produisent de plus en plus fréquemment. L'un de nos abonnés, M. Henri Mérou dont le fils, un jeune officier, a trouvé, sur le front, une mort glorieuse (1), nous donne, à ce sujet, pour ce qui le concerne, les intéressantes explications que voici :

« Nous ne craignons pas d'avouer que nous devons notre foi parfaite actuelle à la doctrine, en ce qu'elle nous a appris à comprendre toute la portée d'une médiumnité que, de l'Au-delà, notre enfant bien-aimé a découverte et entièrement développée en moi, pour nous consoler.

Je suis un spirite conscient de date trop récente pour me croire suffisamment expert en ce qui est des variétés nombreuses de médiumnités. Un ami spirite bien plus expert que moi m'a dit cependant que mon cas ne s'est pas présenté encore bien souvent. Quel est-il ? Le voici :

(1) Nous avons eu l'occasion d'en parler dans notre numéro du mois de juillet dernier, en même temps que d'un petit recueil de poésies patriotiques qui lui ont été dédiées par son père.

« A l'état de veille, dans l'obscurité de la nuit, je vois, les yeux fermés ou ouverts, avec une clarté et une intensité égales, se former, devant moi, des lettres fluidiques, de forme ou de couleur changeantes, tantôt rouges, tantôt blanches, tantôt bleues, tantôt jaune-d'or; tantôt grandes, tantôt plus petites. Ces lettres s'alignent et forment des messages signés par les êtres, les entités desquelles elles émanent.

Durant le jour, je dois fermer les yeux. Pourtant, il m'est arrivé qu'en regardant le bleu du ciel, j'ai vu ces lettres se former. Elles ont une grandeur d'autant plus développée que la distance est plus considérable. Elles peuvent atteindre une dimension telle qu'elles couvrent presque tout l'espace compris entre le zénith et l'horizon.

Cette médiumnité par vision m'a été révélée par des messages de notre fils, environ quatre mois après sa mort, en octobre 1916. Il fait toujours précéder son message de sa signature, telle qu'il la faisait sur les cartes rapides qu'il nous envoyait du front, et de son numéro matricule du régiment. Chaque matin, avant de me lever, à de rares exceptions près, j'ai un message, souvent accompagné de fleurs, notamment une fleur que nous aimions, les uns et les autres, et qui est le coquelicot jaune d'or (copa de Oro) de Californie, où j'étais, en dernier lieu, comme consul général de France. Cette fleur s'appelle, là-bas, « poppy ». Durant le jour, j'ai aussi des messages. Ces messages me sont annoncés par un coup frappé dans l'air, que ma compagne entend tout aussi bien que moi. Je ferme les yeux alors, et, après la signature et le numéro matricule, qui ne manquent jamais, je lis le message annoncé. Parfois ma femme adresse à haute voix, la parole à l'enfant et j'ai aussitôt la réponse écrite en lettres fluidiques, dans le fond obscur créé par mes paupières fermées.

« J'ai eu bien d'autres visions : A plusieurs reprises, des personnes, soit au moment de leur mort, soit même des personnes vivantes. Quelques-unes de ces visions ne sauraient être expliquées par ce que nos adversaires se plaisent à appeler des hallucinations. En effet, j'ai vu telle ou telle de ces apparitions à des âges ou en des costumes ou situations qui ne pourraient être des reproductions de mon imagination. Ainsi une jeune fille à laquelle je n'avais parlé qu'une seule fois dans ma vie, six mois avant sa mort, et dont la mère était inconsolable, m'est apparue trois fois : une première fois, au moment de sa mort, que *j'ignorais*, telle que je l'avais connue, gaie, vive, souriante ; une seconde fois, telle qu'elle était représentée sur une photographie dont *je n'ai connu l'existence que deux ou trois mois après*, et où elle était coiffée de façon toute spéciale et vêtue tout autrement qu'à l'ordinaire ; une troisième fois toute blanche comme un camée.

Ainsi, encore, une dame que je n'avais connue qu'un an et qui était morte à l'âge de 79 ans. Elle m'est apparue également trois fois ; une de ces fois, à l'âge d'environ 45 ans. J'ai pu faire, le lendemain, la description de cette vision à son mari, apparence des formes, du visage et des vêtements. Le mari a reconnu tout comme exact.

« Ce serait trop long de raconter toutes les visions que j'ai eues. Il en est, parmi elles, qui ne sont pas moins probantes. Notre fils les a certainement suscitées pour notre bien et pour que nous puissions, sans crainte, déclarer notre foi profonde, ce que nous faisons ouvertement, parce que nous le considérons comme notre devoir le plus absolu.

Nous devons notre plus sincère gratitude à Allan Kardec et à Léon Denis, entre plusieurs autres auteurs ; car nous avons lu et relu presque tout ce qu'ils ont écrit. Nous attendons, chaque mois, avec impatience, la *Revue Spirite* qui nous aide à vivifier et affermir notre foi.

Vous pouvez faire de la présente lettre l'usage que vous jugerez à propos. Nous croyons ; notre croyance a été une source de consolation ; nous ne pouvons hésiter à le proclamer hautement et sans crainte.

Henri MÉROU.
Consul général de France en retraite.

Correspondance Posthume d'Allan Kardec

M. de Cazeneuve (de Montauban) à Allan Kardec.

Montauban, 2 mai 1865.

Mon cher Monsieur et Maître,

Je vous adresse ci-après la relation concernant la sœur Estelle, du Couvent de la Miséricorde à Montauban, médium écrivain et voyant. Je puis répondre de tout ce qui est rapporté dans ce récit, car une partie m'en a été affirmée par M. et Mme Casimir Maurel, adeptes fervents qui nous donnent tous les jours des preuves de leur sincérité et de leur dévouement. Quant au reste nous sommes une dizaine d'adeptes qui pourrons, au besoin, en certifier l'exactitude par écrit. Appréciant au plus haut point votre prudence et votre sagesse, nous vous laissons entièrement libre d'user comme vous l'entendrez de la connaissance de ces faits.

La sœur Estelle habitait la maison religieuse de Marmande (Lot-et-

Garonne), lorsqu'il y a deux ans environ elle fût initiée par une de ses amies, congréganiste de cette ville, à la connaissance de la doctrine spirite. Dénoncée quelques temps après, elle fut par mesure disciplinaire, dirigée secrètement sur Montauban.

Cependant, ses facultés médianimiques se développaient rapidement, et il n'était déjà plus au pouvoir de ses supérieurs d'en arrêter les effets. Des coups frappés et intelligents, des bruits étranges, des visions perceptibles pour tous, se produisirent journellement dès son arrivée dans sa nouvelle retraite. Depuis lors, elle fut l'objet d'une surveillance de tous les instants et, sous de futiles prétextes, il lui fut interdit bientôt de quitter sa chambre ou plutôt sa cellule. Bien plus, dans la crainte de quelque indiscrétion et afin de diminuer encore ses relations avec le reste des vivants, on la contraignit à garder le lit. Il semblerait naturel que la présence au Couvent de Montauban, de la sœur du Sacré-Cœur, médium typteur et supérieur de cette communauté, et de la sœur Ephren médium écrivain et typteur, eût du adoucir pour la sœur Estelle les rigueurs claustrales ; il n'en fut rien cependant, car ces deux médiums si peu dignes de ce nom, n'usèrent de leur faculté que pour essayer de connaître et de dévoiler ce qu'il importait le plus à la sœur Estelle de tenir caché aux yeux des profanes.

Cette malheureuse enfant abandonnée et séquestrée aussi impitoyablement ne tardait pas à tomber sérieusement malade. Elle serait déjà morte depuis longtemps sans le secours des bons Esprits et sans une foi ardente dans la bonté infinie de Dieu.

Mais au moment de ses plus cruelles souffrances, et lorsque entourée d'ennemis, elle s'était décidée à une douce résignation, la Providence lui envoyait un secours inattendu dans la personne de Mme Casimir Maurel son amie d'enfance, que la nouvelle de son retour attirait vers les lieux témoins de leur ancienne liaison. Grâce à l'intimité de leur relation bien connue de tout le couvent, et aussi à la faveur de quelques dons pieux, on n'osa lui refuser de la voir de temps à autre, mais seulement en présence de tiers. Cependant, la surveillance, si activement qu'elle fut organisée ne parvint pas à empêcher certaines confidences de se produire ; il n'en fallait pas davantage aux deux amies pour se comprendre.

La sœur Estelle revenait donc à la vie car elle retrouvait non seulement une amie affectueuse et dévouée, mais encore douée comme elle de précieuses facultés qui rendaient leur sympathie plus grande et comme sacrée. Du fond de leur cœur, elles bénissaient Dieu et les bons Esprits de la faveur qui leur était accordée si inopinément. Bientôt une correspondance intime s'établit entre elles, des communications spirituelles furent échangées, la sœur Estelle était relativement heureuse. Elle con-

versait toutes les nuits avec ses amies les invisibles et écrivait sous leur dictée des paroles d'amour et d'espérance. Les jours s'écoulaient ainsi calmes et bien remplis, partagés qu'ils étaient entre les doux transports de l'amitié et les ravissements de l'âme; mais d'autres tribulations attendaient encore la bonne sœur.

Mme Casimir Maurel lui avait fait parvenir du papier qu'elle plaçait le jour sous le coussin de son lit et qu'elle en retirait la nuit pour écrire médianimiquement, mais il lui fut enlevé par les sœurs gardiennes et brûlé. La provision de papier fut renouvelée, et cette fois, ce trésor fut placé hors de toute atteinte.

Malheureusement pour la sœur Estelle les manifestations physiques d'une part, et la soustraction de son premier cahier de communications de l'autre, furent signalées à l'autorité ecclésiastique, qui, après mure délibération et sans tenir compte de son état de dépérissement, décide qu'un départ immédiat de Montauban était urgent. En conséquence, le 8 décembre 1864, elle fut dirigée clandestinement sur Moissac où se trouve la maison mère de l'Ordre. Là, on fit venir également la sœur Laurent supérieure du couvent de St-Rémy en Provence, sous la surveillance de laquelle elle devait être placée pendant sa translation, dans cette dernière retraite où son isolement devait être absolu. Il ne devait pas en être ainsi : cette conspiration inquisitoriale arrêtée dans l'ombre et le mystère devait être magnifiquement déjouée par nos bons amis les Esprits, qui comptaient sur cette sainte fille pour faire triompher notre doctrine au milieu même et sous les yeux de ses ennemis. Inclinons-nous devant la sagesse d'un Dieu bon et miséricordieux !

A son arrivée à Moissac, la sœur Estelle fut mandée auprès de la mère générale, qui lui reprocha durement son commerce avec Satan et la fit remettre ensuite entre les mains de la sœur Laurent. Mais ô prodige ! à peine ces deux religieuses furent-elles seules et en contact l'une avec l'autre qu'elles tombèrent aussitôt en sommeil magnétique. Leur extase dura environ deux heures, pendant lesquelles nul ne sait ce qui se passa. Dès qu'elles furent réveillées la sœur Laurent, effrayée des conséquences que pouvaient avoir pour elle-même, la découverte de leur faculté, n'hésita pas un instant à se rendre chez la mère générale, lui demanda instamment le renvoi à Montauban de la sœur Estelle, sous prétexte qu'à St-Rémy on s'occupait beaucoup de la doctrine spirite et que ce serait une faute grave de l'y amener. En réalité, la sœur Laurent quoique supérieure à St-Rémy redoutait surtout la surveillance dont elle était déjà l'objet de la part de ses subalternes. Que serait-ce, pensait-elle, si la sœur Estelle venait par sa présence compliquer la situation ? Ce fut donc avec joie qu'elle vint lui apporter la nouvelle de sa réintégration

dans la maison de la Miséricorde de Montauban ; de son côté, celle-ci se sentit toute heureuse à la pensée qu'elle ne quitterait pas son amie Mme Casimir Maurel, et qu'elle la reverrait bientôt, elle allait donc retrouver un peu de repos, et ce calme qu'elle avait goûté naguère sous l'influence des bons Esprits. Hélas ! avec le fanatisme et l'ignorance para-antagonistes peut-on jamais se promettre un instant de bonheur et de paix ? Le lien de l'amitié qui attachait encore cette bonne sœur Estelle au monde extérieur, allait être brisé à nouveau !

Quelques jours après son retour en effet, on lui interdit toute communication avec Mme Casimir Maurel, désignée au couvent comme une victime de Satan, par suite de ses rapports avec les spirites de Montauban. Ce titre de spirite est aux yeux de certaines gens une tâche infâmante ! Heureux ceux qui, à l'exemple de nos deux amies, peuvent braver courageusement la colère des hommes et soutenir leur foi en la doctrine de la charité universelle.

La bonne sœur fut donc de nouveau séquestrée, mais elle obtint de la supérieure, sœur du Sacré Cœur, la permission de se rendre les jours de fête à la grille de la chapelle. Cette consolation laissée à nos médiums, était encore bien précieuse car ils pouvaient de temps à autre échanger quelques regards expressifs et quelques signes d'amitié ; c'est aussi au moyen de ces rapprochements que les bons Esprits parviennent à combiner leur fluide pour obtenir les phénomènes dont les détails figurent à la fin de ce récit. Toutes les fois qu'une manifestation de ce genre doit avoir lieu, Mme Casimir Maurel est invitée par les Esprits à se rendre à la chapelle et presque toujours elle aperçoit sœur Estelle qui, avertie de la même manière, a trouvé le moyen de s'échapper un instant de sa cellule. Ces manœuvres intelligentes et secrètes ne sont-elles pas curieuses au plus haut degré et la cause qui les produit n'est-elle pas digne de notre admiration et de notre respect ? Tout sentiment y trouve son compte : la science, la foi spirite, et les aspirations divines de la sainte amitié ! Que les ignorants sont à plaindre, et que de pierres précieuses ils foulent stupidement aux pieds !

Avant de vous faire connaître les détails des différents objets matériels qui ont été apportés du couvent par les bons esprits, il me paraît utile de vous faire part d'un fait qui se rattache à notre récit, et qui s'est passé à l'évêché de Montauban. Le voici :

(A Suivre).

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la désincarnation de M. Charles E. Piguet, président de la *Société d'Etudes Psychiques de Genève* et directeur de la *Revue Suisse des Sciences Psychiques*.

M. Ch. E. Piguet est passé dans l'Au-delà subitement, sans qu'aucune maladie ait pu faire prévoir un pareil événement. Il était en conférence au Consulat de France, à Genève, lorsqu'il fut frappé d'une attaque à laquelle il succomba immédiatement.

Spirite convaincu et dévoué, M. Ch. E. Piguet se prodiguait pour répandre partout et en toute occasion les idées qui nous sont chères. Il y a quelques semaines à peine, étant en villégiature dans le Valais, sur les instances de quelques personnes qui l'avaient entendu parler de spiritisme, il improvisait une conférence qui dura une heure sur ce palpitant sujet. Le conférencier sut intéresser son auditoire, à qui notre doctrine n'avait jamais encore été expliquée et qui resta sous la plus favorable impression. « La graine est semée », disait à ce sujet notre excellent confrère, « espérons qu'elle fructifiera ».

Le départ prématuré de M. Ch. E. Piguet nous afflige parce que nous attendions beaucoup de lui dans la lutte que nous poursuivions ensemble, et que son concours pouvait contribuer largement au triomphe final. Nous le suivrons par la pensée dans l'Invisible, d'où il pourra peut-être nous aider encore, et nous prions la compagne de sa vie terrestre de vouloir bien trouver ici, l'expression de notre vive sympathie dans l'épreuve qu'elle doit subir.

Souscription pour le Syndicat des Pauvres
Année 1918

Souscription de *La Revue Spirite.*

Anonyme	100 fr.
Mme Boitel-Gidoin	5
M. A. Barbier	2
Anonyme	50
Un spirite Marseillais	5
M. Bentot	12
Mlle Charles	10
M. Lauvernier	6
M. Bouvier	20
M. P. Campagne	50
Mme et Mlle Van den Maaten	12
M. Diogène Sanz	5
M. Busson	3
M. R. Taillefer	5
Mlle Jeanne G.	3
	288 fr.
Sommes reçues par les diverses *Revues* spiritualistes à ce jour	1.858 fr.
TOTAL GÉNÉRAL	2.146 fr.

Je remercie tous ceux qui veulent bien joindre leur effort au mien pour défendre contre la misère nos frères malheureux. Je pense avoir envoyé à tous un mot de réception ; si j'en ai oublié qu'ils me pardonnent (ma correspondance est importante, mes occupations nombreuses) et qu'ils trouvent ici l'assurance de ma gratitude fraternelle.

Mme Carita BORDERIEUX,
23, rue Lacroix, Paris (17e).

L'Editeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.